

Zeitschrift:	Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique
Herausgeber:	Société fribourgeoise d'éducation
Band:	46 (1917)
Heft:	1
Rubrik:	Échos de la presse

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ÉCHOS DE LA PRESSE

Ecoles en pays envahi. — Lorsqu'à la fin de juillet 1914, les bruits de guerre d'abord et le début des hostilités ensuite, vinrent jeter l'effroi parmi nos laborieuses populations, nul ne songeait au sort des écoles. On avait assisté au départ des mobilisés : la distribution des prix, loin d'être solennelle, se fit aux enfants comme une distribution de bons points, mais tout le monde se figurait que cette guerre durerait au plus trois mois, à cause des dépenses excessives qu'elle nécessiterait et des engins effroyables de destruction qui y seraient employés.

Les quelques instituteurs et institutrices restant commencèrent l'école de vacances. Elle dura jusqu'au 25 août. A cette date, les Allemands firent brusquement irruption chez nous ; les villages en frontière belge de l'arrondissement de Valenciennes furent brûlés, tels que Quievrechain, Blanc-Misseron. Cependant, Valenciennes et ses faubourgs, Denain, Bouchain, etc., étaient préservés de l'incendie.

Puis ce fut le régime allemand qui s'installa : l'une des premières prescriptions enjoignit à tous les hommes de 18 à 50 ans d'aller se faire inscrire à la Kommandantur. C'était une sorte de captivité sur parole.

Cette mesure suscita le départ d'une grande partie de la population masculine. Les Allemands préoccupés par leur avance sur Paris ne purent s'opposer à ces départs fréquents jusqu'en octobre 1914.

A cette date, après la prise de Lille et de Douai, toute circulation fut interdite rigoureusement.

Très peu d'instituteurs restaient dans la région, beaucoup de maîtres ayant été mobilisés. Cependant, les curés et les maires s'occupèrent activement de la rentrée des classes et le 12 octobre, tous les enfants purent apprendre et étudier au son du canon. Les Allemands ne firent aucune objection et chaque fois que des renforts bivouquaient chez nous, c'était de préférence dans d'autres bâtiments que les écoles. On avait réduit le nombre des classes, selon le nombre d'instituteurs ou d'institutrices disponibles.

Malgré cette surcharge d'élèves, l'instruction des enfants était aussi soignée qu'au temps de paix. Il suffisait de leur rappeler la gravité des événements pour attirer leur attention sur une leçon ou un devoir. Quand l'hiver apparut, la plupart des familles manquant de pétrole, il fallut supprimer les devoirs du soir.

Puis vint Noël et la nouvelle année. Ces deux fêtes semblèrent bien tristes à tous. Elles revêtaient plutôt le deuil et paraissaient nous inviter à la prière. Ce fut, en effet, par de magnifiques élans de supplications vers le ciel, et des Communions ferventes que nos chrétiennes populations les célébrèrent : depuis le début de la guerre tout le monde se pressait aux églises, il n'y avait plus d'indifférents. Nos chers écoliers faisant partie de la Communion privée, se firent surtout remarquer par leur piété et leur bonne tenue.

D'ailleurs, avec des prêtres aussi confiants, aussi dévoués que les nôtres, il était tout naturel qu'il y eût un réveil de la foi. L'un d'eux,

M. l'abbé Podevin, doyen de Saint-Martin, fut plusieurs fois pris comme otage par les Allemands, en gage de livraison des réquisitions. Sa parole encourageante vint à déplaire au Commandant de place. Malgré des menaces, la Kommandantur ne parvint jamais à le lasser.

Au mois de janvier, le pain blanc qui avait été rationné successivement de 500 gr. à 250 gr., vint à disparaître totalement, et les Allemands nous vendirent un pain mauvais fait d'un peu de farine de seigle, de rebulet, de farine de lin, de châtaignes pilées. Ce mélange fournissait un pain mastic d'où l'eau ne s'évaporait pas, très indigeste et provoquant des coliques violentes. La ration était de 150 grammes.

Au bout d'un mois de ce régime, tout le monde ne tarda pas à faiblir. Mes petits élèves maigrissaient et bien souvent quelques-uns se trouvaient mal en classe.

Néanmoins, ils ne se plaignaient pas. En récréation, leurs jeux étaient naturellement d'actualité, c'était la guerre, la grande difficulté qu'ils éprouvaient étaient de trouver des allemands, tous voulaient être français ; un jour, l'un d'eux apporta en classe une petite cocarde tricolore, quelques jours après tous les enfants portaient des cocardes ou insignes tricolores. Le Commandant prit la chose au sérieux et interdit le port des cocardes, insignes, médailles et distinctions honoriifiques françaises.

Vers la fin d'avril, le ravitaillement américain remplaça le ravitaillement allemand. Chaque habitant eut droit à 250 grammes de pain blanc par jour. De temps en temps, un peu de riz et quelques conserves.

Cette nouvelle nourriture fut accueillie avec joie. L'espoir d'être délivré que l'on n'avait jamais perdu vint à gagner tous les coeurs, on prévoyait une offensive vigoureuse, d'ailleurs le canon tonnait sans interruption. Sur ces entrefaites, arriva la fête de Jeanne d'Arc et la première Communion des enfants qui, admirablement préparés, invités à de ferventes prières à l'occasion des événements actuels, furent de vrais petits anges ; cette fête fut solennelle, malgré le deuil et la misère, par la piété et la ferveur enthousiastes qui animaient la foule.

Pendant la cérémonie, l'église tremblait de la violence de la bataille.

Le lendemain, des prisonniers français nous annoncent notre prochaine délivrance ; quelques émeutes éclatèrent en ville à cause de quelques mauvaises Françaises qui avaient travaillé pour les Allemands. Le Commandant nous menaça de peines très sévères, si ces désordres venaient à se reproduire. La délivrance n'est pas encore arrivée ; mais tout le monde accepte généreusement une prolongation de captivité si elle peut éviter le dévouement de trop de soldats pouvant tomber par une offensive vigoureuse.

(*L'Ecole.*)

* * *

L'enseignement à la campagne. — On se préoccupe beaucoup en Allemagne de réformer l'enseignement primaire. Les programmes et la pédagogie seraient causes, en grande partie, du malaise social qui se manifeste par l'instabilité générale. Nul ne semble avoir bien choisi sa carrière, l'artisan fuit le métier, le paysan abandonne la terre.

L'abus de l'abstraction, le livre, ont fait que l'enfant vit en dehors

des choses de la vie, ne s'prend de rien de ce qui l'entoure et perd le secret du travail joyeux.

La réforme a été entreprise à Munich avec un très grand succès, peut-on dire, après les dix années d'expérience du système Kerschensteiner. C'est encore la Bavière qui va tenter de rapprocher l'enseignement rural de la vie réelle. L'abbé Herbst et le pédagogue Kerschensteiner sont les auteurs des deux systèmes qui ont le plus de chance d'être adoptés.

Tous deux partent du même principe : il faut mettre l'enfant en contact avec la nature, lui faire aimer la région qui le nourrit, dût-il cesser de servir la liste des empereurs allemands et celle des fleuves africains.

Les exercices d'écriture et de calcul, la culture de l'intelligence et celle de la conscience peuvent mieux se faire en prenant pour sujet les saisons, les fruits et les fleurs.

Mais il importe avant tout de développer l'amour du travail manuel dont chaque enfant porte le germe précieux, et qu'on s'efforce maladroitement d'étouffer dans la discipline des classes.

Pour cela, M. Kerschensteiner veut annexer à chaque école un petit champ propre à la culture, où les élèves se livreraient à tous les travaux ruraux, à la culture des fleurs et à celle des fruits, à l'élève des abeilles et à la production des céréales.

De ce travail fait en commun, M. Kerschensteiner attend des résultats sociaux importants : le sens de l'utilité de la collaboration, l'amour du prochain, le secret de la vie sociale et l'intelligence du rôle des pouvoirs publics.

Il est certain que les petites transactions auxquelles donneront lieu la production et la vente peuvent servir excellemment de thème aux exercices de rédaction ou de calcul, éveiller l'esprit d'initiative et l'amour des expériences innovatrices, développer la capacité de concurrence et préparer tous les progrès techniques de la culture.

Il y a gros à parier aussi que ces enfants aimeront la vie des champs et le métier de leurs ancêtres, qu'ils ne s'en iront pas dans nos villes.

M. l'abbé Herbst, reculant devant la dépense ou peut-être simplement à titre d'étape, remplace la culture effective d'un champ d'expérience par de multiples visites au dehors. A chaque phase de la culture, la classe se donne aux champs ; elle voit travailler, et on lui explique le pourquoi.

L'enseignement pour les filles serait rattaché également aux travaux de la ferme, de la cuisine (avec repas en commun) et de l'ouvroir.

Le programme des écoles primaires rurales cesserait d'être une copie affaiblie du programme scolaire urbain, pour devenir la préparation directe à un enseignement professionnel généralisé. La méthode Kerschensteiner, appliquée à la ville, a déjà prouvé sa valeur pédagogique : les enfants s'intéressent à l'enseignement, leur intelligence s'ouvre plus rapidement à la réflexion et les maîtres ont une influence plus accentuée sur la formation du caractère. De sujet passif et ennuyé, l'enfant devient collaborateur agissant.